

Luigi Meneghello

Libera nos a malo

Traduction française de Christophe Mileschi

Editions de l'éclat

TITRE ORIGINAL :

Libera nos a malo

Première édition, Feltrinelli, Milan, 1963

© 1975 RCS libri S.p.A., Milano

© 2010, Editions de l'éclat, Paris, *pour la traduction française et la présente édition*

www.lyber-eclat.net

Note de l'auteur *

Ce livre est écrit de l'intérieur d'un monde où l'on parle une langue qui ne s'écrit pas ; ce sont des renseignements donnés par quelqu'un de Malo aux Italiens qui voudraient les entendre ; et ils sont écrits, forcément, en italien. Je ne me suis cependant pas fixé de traduire, ni de reproduire le dialecte ; j'ai en revanche transporté, du dialecte vers la langue, quelques formes et constructions, là où cela me semblait nécessaire, et en veillant toujours à ce que ces « transports » puissent s'avérer compréhensibles dans leur contexte pour le lecteur italien.

Si j'avais écrit seulement pour les gens de mon pays (comme j'avais d'abord pensé le faire), il en serait peut-être sorti un livre un peu moins vilain, mais nous, les gens de Malo, aurions été les seuls à pouvoir le lire. Ç'aurait été agréable de pouvoir travailler en toute liberté, en suivant jusqu'au bout l'inspiration de la seule langue que je connaisse bien ; et du point de vue historique, j'aurais éprouvé une grande satisfaction en composant le premier document littéraire écrit dans le *vulgaire* de Malo. Mais il y avait la difficulté matérielle d'une édition extrêmement limitée ; et la difficulté plus grande encore d'un livre qui aurait paru un peu inutile à ses lecteurs, du moment que les choses qui y sont racontées, nous, au pays, on se les dit déjà de vive voix.

* [N.d.é.] Cet avertissement de l'auteur figure non pas au début du livre dans l'édition italienne, mais à la fin, en préambule aux notes. Il nous a semblé utile de le déplacer ici pour l'édition française, tout en conservant les notes elles-mêmes à leur place d'origine. Celles-ci sont par contre ici numérotées de 1 à 229, à la différence de l'édition italienne qui a laissé le texte 'intact'.

Le livre serait encore très différent même s'il était destiné uniquement à des lecteurs du haut-Vicentin. J'ai donné dans les notes quelques exemples des « transports » qui auraient été possibles. Il va de soi que ce ne sont que des exemples à titre indicatif ; presque chaque phrase aurait été différente.

Tel quel, le texte intègre aux endroits opportuns les éclaircissements linguistiques et lexicaux qu'il m'a été possible de placer sans devenir trop déplaisant. J'ai reporté dans les notes d'autres éclaircissements, en ajoutant de brèves informations et observations de nature non linguistique.

Les notes concernant la langue se proposent essentiellement d'illustrer une méthode de travail, avec ses matériaux, non de documenter systématiquement le dialecte de Malo. Je les ai écrites en consultant une source unique : ce que je sais ; ce n'est qu'en de rares occasions que j'ai choisi de vérifier certaines données auprès d'autres personnes du pays. Souvent j'ai constaté que les parlants, même les plus authentiques et les plus élégants, quand on les invite à définir l'*usage** commun, tombent dans des erreurs manifestes. J'en suis arrivé à la conclusion qu'en matière de connaissance de la langue vivante de Malo, je n'ai pas le droit de me considérer comme moins fiable que quelque autre source que ce soit ; et dans certains cas, j'ai délibérément respecté des formes qui pourraient sembler philologiquement inexactes, s'il s'agissait des formes que moi je connais, et dont par conséquent je juge qu'elles sont vivantes.

Il se peut que certaines personnes du pays jugent douteuses l'authenticité de certaines expressions et la légitimité de certaines transpositions. Quant aux transpositions, je répondrais qu'elles sont de ma facture et que, sur ce point, c'est moi qui commande. Pour d'autres formes, je dois dire qu'il arrive souvent à tout le monde, moi compris, de trouver

* Les mots suivis d'un astérisque sont dans leur langue originale dans le texte.

étrange et inauthentique la transcription graphique des mots que nous sommes habitués à entendre et non à voir ; mais je crois que je n'aurais aucun mal à persuader qui que ce soit parmi les gens de mon pays de l'authenticité de tous les mots que j'ai écrits, en les lui prononçant à voix haute.

L. M.

Note du traducteur

*En dépit de l'importance majeure de l'œuvre de Luigi Meneghello dans le panorama littéraire italien, son roman le plus célèbre et le plus célébré, *Libera nos a malo*, paru pour la première fois chez Feltrinelli, en 1963, n'avait encore jamais été traduit en français.*

Ce n'est nullement l'effet d'un oubli ou d'une distraction des éditeurs et des traducteurs : le texte pose des problèmes de transposition en français qui ont eu largement de quoi dissuader les uns et les autres. Dans cette évocation de son enfance et de sa jeunesse des années 20 aux années 60, dans le village de Malo, province de Vicence, Meneghello ne se contente pas d'avoir recours çà et là au(x) dialecte(s) de sa région, ce qui engendre déjà de belles difficultés. Bien plus : le dialecte devient un des enjeux décisifs du récit, en quelque sorte le personnage central. Il ne s'agit plus seulement de « rendre » en français des mots, expressions et tournures insolites pour un Italien ne connaissant pas le dialecte de Malo ; il faut encore rendre compte de la tension entre « la langue » (l'italien), langue des livres, des idées et des hymnes, et le parler du quotidien (le dialecte), langue des choses, des jeux d'enfant et de la vie ; et des implications à la fois cognitives, poétiques et politiques que cette tension comporte.

Dès le début de la traduction, il m'est apparu que le recours à l'argot, à un français populaire ou à de simples altérations phonéticographiques ne pourrait suffire à cette entreprise. « Pauv' gars » n'est pas acceptable pour traduire « poaretto », « mioche » ne convient pas pour « putèò », ni « chatte » pour « mona ». L'idée s'est bientôt imposée d'aller puiser dans un « patois » de France sinon la totalité des termes dialectaux à traduire, en tout cas la logique devant présider à leur traduction.

On peut objecter que la réalité des dialectes en Italie ne correspond pas ou plus à celle des patois, ne serait-ce que parce que ceux-ci sont désormais presque entièrement désuets et (donc) incompréhensibles, tandis que ceux-là perdurent. Sans doute. Mais, d'une part, le dialecte de Meneghello n'est que partiellement intelligible aujourd'hui, même à un habitant de sa région ; d'autre part, il est largement opaque pour un Italien « ordinaire » (ne connaissant pas les dialectes du Vicentin) ; enfin, à l'époque où se situe le récit, en France, les patois avaient encore, au moins dans certaines régions, une certaine vivacité et, aujourd'hui encore, certaines incrustations persistent dans les parlars locaux.

Mon choix s'est porté sur un patois de France appartenant à une zone géographique assez précisément circonscrite. Je laisse au lecteur, s'il le désire, le plaisir de deviner laquelle. Au besoin, quand un terme faisait défaut dans mon patois d'élection, j'ai « pioché » dans des patois voisins, limitrophes géographiquement et/ou linguistiquement. Dans quelques cas, j'ai dû me résoudre à inventer. Je l'ai fait en m'efforçant toujours de respecter le « génie de la langue » de Meneghello, et en tâchant en même temps de concevoir des inventions vraisemblables dans le cadre du « patois » d'arrivée choisi.

Une fois arrêtée cette méthode de traduction les difficultés se présentent sous un jour nouveau. Meneghello place le lecteur italien « ordinaire » devant quatre types de situation :

– un terme (mot, expression, tournure) en dialecte parfaitement intelligible dans toute l'Italie, parce qu'il s'est largement répandu dans tout le pays (exemple : « mona », pour désigner le sexe de la femme), ou par ses similitudes (parfois encore accentuées dans la transcription qu'en donne Meneghello) avec un terme italien ;

– un terme en dialecte non immédiatement intelligible, mais assez facilement déductible (au moins approximativement) du contexte ou faisant l'objet d'une élucidation dans les notes dont l'auteur agrémenté son texte ;

– un terme en dialecte non immédiatement intelligible, faisant l'objet d'une élucidation en note, mais d'une élucidation à son tour

non immédiatement intelligible (traduction d'un terme dialectal par... un autre terme dialectal);

– un terme en dialecte non immédiatement intelligible ne faisant l'objet d'aucune élucidation.

Dans tous les cas, je me suis efforcé de moduler la traduction de façon à placer le lecteur français dans une situation analogue à celle que crée le texte de Meneghello pour un lecteur italien « ordinaire ».

Mon parti pris a consisté en somme à ne jamais sacrifier la charge de dérangement du texte original, à ne pas rabattre l'insolite sur du familier plus ou moins déguisé. Il s'agit, à chaque fois, de mesurer le « degré » d'étrangeté de tel ou tel terme ou tournure, et de tenter de transposer ce dérangement aussi exactement que possible dans la traduction française.

Je remercie toutes celles et tous ceux qui m'ont aidé dans cette tâche aussi ardue que passionnante : Giovanna Massignan, pour ses indéfectibles lumières dialectales ; Michel Valensi, qui est à l'origine de cette traduction, pour ses relectures minutieuses et ses fines suggestions ; les élèves du Centre Européen de Traduction Littéraire de Bruxelles, pour leurs encouragements ; Dominique Vittoz, qui a ouvert la voie ; Claudia Zudini pour son écoute compétente et ses encouragements ; Julien, Joachim et Marcélio, pour l'enthousiasme à vivre que je leur dois.

Sans leur aide et sans leur présence, cette traduction n'aurait pas vu le jour.

Christophe Mileschi, juin 2010

LIBERA NOS A MALO

[1963]

Ça commence par un orage. Nous sommes arrivés hier soir et ils nous ont mis à dormir comme toujours dans la grande chambre, qui est du reste celle où je suis né. Avec les grondements du tonnerre et les crépitements de la pluie, je me suis senti de nouveau à la maison. C'étaient des roulements, des vagues qui s'achevaient en un ébrouement : bruits connus, choses de mon pays. Tout ce que nous avons ici est mouvementé, vif, peut-être parce que les distances sont courtes et fixes comme dans un théâtre. Les crépitements retentissaient dans les cours alentour, les grondements là-haut sur les toits ; je reconnaissais à l'oreille, un peu plus haut, la position du Dieu familier qui faisait les orages quand nous étions enfants, un gars du pays lui aussi. Ici, tout est comme intensifié, question d'échelle probablement, de rapports internes. La forme des bruits et de ces pensées (mais en fait c'était la même chose) m'a semblé un moment plus vraie que le vrai, mais on ne peut plus refaire ça avec des mots.

La surface est élastique, on ne tient pas debout, on cherche l'équilibre en dansottant : on s'enfonce et on remonte les jambes bien écartées, comme c'est amusant ! Ils rient et je ris moi aussi, en reprenant l'équilibre je chante : *Aux armes nous sommes fassistes, à bas les coumounistes !*

Quel beau jeu, quelle différence infime entre tomber et rester debout : tout le matin est d'or. *Et du fassio nous sommes les éléments*, quelles paroles magnifiques, qui sait ce qu'elles peuvent bien vouloir dire ?

Des années passèrent avant que j'apprenne à distinguer la danse le matin sur le haut lit de papa et maman du rire et des

paroles. Mais en son temps, j’entendis bien le programme enivrant :

La lutte nous la soutiendrons de ch’qu’à la mort
l’ennemi nous l’empoignerons toujours très fort
tant qu’il nous restera un peu de sang au co’r.

Les poings d’*empoignerons* je me les représentais assénés comme des coups de poignard de haut en bas.

Il y avait des chansons pleines de concepts poignants, avec de délicieux dangers en arrière-plan.

Maman ne pleure pas si y’a une avancée
ton fils est fort et vaincre nous saurons
essuie les larmes de ma fillancée
car lassaut on l’emporte ou faut que nous mourons.

Suivaient les instructions à l’Ardito :

Il enjambe les monts – dévore la plaine
poignard aux dents – granades à main.

J’aimais la syntaxe terrifiante du dernier vers, compris avec l’élan de l’âme-enfant pour ce qu’il était en effet, une compression de *avec le poignard entre les dents et les grenades à la main*.

Tels étaient les Arditi, enjambeurs de monts dans le grand écart des coureurs de haie, dévorateurs de plaine, *piano* en italien. Le *piano* en question m’apparaissait noir et brillant, éclairé par deux abat-jour, muni lui aussi d’une dentition éblouissante de touches. L’Ardito en vert-de-gris avec son béret noir, tout d’abord l’enjambait dans son élan, puis il se retournait et le croquait vite fait.

Vibrelânes, mans à la poitrine !
qui veut ses tanches, deux vers tuent :
il f'rait mieux, Italie, ton oignon,
et dans ces freins, miss, mâ c'est toi !¹

La forme poétique *mâ c'est toi* pour *c'est toi* ne suffisait pas à nous confondre les idées, ni l'archaïsme de *mans* pour *mains*. L'ordre était de les porter à la poitrine, horizontalement, en une forme inconnue mais austère de salut : comme un signe de reconnaissance en usage chez les vibrelânes dont, de quelque façon, nous sentions, en chantant, que nous faisons partie ad honorem nous aussi.

Les freins où l'Italie se trouvait entravée étaient pour Bruno ceux de notre Fiat Type-deux, externes, sur le marche-pied arrière, derrière la hampe du fanion en triangle : et c'est là que t'y avais l'Italie avec sa couronne de tours et sa robe de chambre blanche.

Ici au pays quand j'étais enfant il y avait un Dieu qui habitait à l'église, dans les espaces immenses au-dessus du maître-autel où l'on voyait en effet suspendu en hauteur un fier portrait de lui parmi les rayons de bois doré. Il était vieux mais très en forme (moins vieux que saint Joseph, bien sûr) et très sévère : il était incroyablement perspicace et c'est pourquoi nous l'appelions omniscient, et le fait est qu'il savait tout et, pire, voyait tout. Il était aussi omnipotent, mais pas de manière absolue : sinon, il se serait baladé avec une paire de ciseaux pour couper la brichotte à tous les enfants qui faisaient des cochonnetés². Les petits adeptes de la brichotte étaient ses ennemis mortels, et s'il avait pu il les aurait sans doute aucun punis comme ça, mais grâce à Dieu il ne pouvait pas.

« La Norma, c'est moi qui la prends, toi tu prends la Carla. »

Et moi je prenais la Carla, mais en secret j'admirais la

Norma. La pâleur de la Norma ! Ce blanchiment de la peau à l'intérieur des cuisses. La Carla était une belle gachenotte³, bouclée et bien faite, à la peau sombre, cordiale ; mais la Norma était un doux piège dans lequel je me languissais de tomber.

Mais je prenais la Carla : l'idée de contredire Piareto ne m'effleurait même pas. J'étais le plus jeune (et la Norma, qui avait peut-être six ans, la plus vieille) et ce n'était pas à moi de choisir. Et puis j'aurais été désolé d'offenser la Carla, si sympathique et volontaire.

Ainsi, dans le touffu des plantes grimpantes au milieu du jardin, dans une pénombre verte sous-marine, nos épées de bois déposées entre les rangées d'arbres fruitiers, nous faisions les cochonnetés avec nos femmes couchées par terre.

Mais avec la Norma j'eus une heure de ravissement sublime dans la grande pièce au-dessus de la cave, derrière un objet que je me rappelle dans ses formes essentielles, nid écran toit, probablement un moignon de carrosserie de voiture. Il y avait des surfaces garnies de cuir, des rideaux de soie avec le mécanisme à ressort et le petit bout de ruban pour les abaisser sur les fenêtres sans vitres. C'était l'un de ces nombreux tas de ferraille qu'il y avait là-dedans : nous l'avions hissé sur des bidons et des tréteaux, tout là-haut au niveau de la fenêtre qui donne sur les champs. On se sentait comme dans un salon sans le mur du fond, mais bien à l'abri du monde.

Nous grimâmes là-haut la Norma et moi pour jouer, et sans accords préliminaires, sans le moindre mot, je fus admis pour une heure trop brève à la communion des surfaces exsangues, du doux nœud où elles pâlissaient.

Actzinpurs ! Pour la première communion qu'on faisait à l'église à sept ans, on nous habillait en moussaillons ; et les petites filles en blanc. Quand vint mon tour et que je dus aller me confesser pour la première fois, il était bien clair pour moi que je devais aussi confesser les cochonnetés, des années et des années, une vie entière de cochonnetés : mais comment, avec

quels mots ? C'est la Norma qui me l'apprit. Elle avait fait sa communion quelques années plus tôt, après quoi elle avait pendant un certain temps évité les jeux interdits, auxquels elle ne revint ensuite que rarement et en rechignant.

Un jour que je faisais pipine sur le muret⁴ du tas de fumier, passa la Norma qui allait au jardin avec son panier en fil de fer pour cueillir la salade. Je me tournai vers elle, et je me mis à l'inviter joyeusement en agitant de ce que je tenais dans ma menotte. Mais la Norma s'indigna.

« Va-t'o de d'là, cous'tchon⁵ ! » me dit-elle. « Oblie pas que bientôt tu fas ta coumñion ! »

Plus tard nous nous rencontrâmes dans la cour (le soir tombait) et tandis que nous allions et venions, la Norma me confia la formule grâce à laquelle on se confesse. Je l'appris bien par cœur et le moment venu je la répétau au curé : « Act-zinpurs. »

Aux adultes et aux curés le jeu que l'on croyait secret était parfaitement connu ; mais ils l'appelaient comme ça.

Chaque confesseur avait son style et ses préférences ; de sorte qu'on essayait de choisir celui-ci ou celui-là en fonction des péchés de la semaine. Le problème pratique principal, c'était les pénitences, qui pouvaient varier considérablement. Les plus vieux donnaient des conseils aux inexperts : « Ce coup-là t'as intérêt à voir Bocaléti, mais vers le soir. » Bocaléti, à savoir don Emanuele, vers le soir était plus généreux.

Don Antonio était maigre et doux, il avait une petite voix tremblante et il émanait de lui un air d'innocence et de correction tel que nous étions sincèrement désolés de devoir aller le troubler avec nos méchancetés. Mais quand on y allait, la confession s'avérait des plus faciles.

On parlait des désobéissances, des retards à la messe, des disputes, des gros mots ; on brodait sur certains péchés généraux comme l'envie et la vanité, histoire de gagner du temps, la pensée toujours fixée sur le point crucial. À la fin

don Antonio posait la Question, qu'il était le seul à Malo à poser de cette façon : « As-tu manqué – contre la Sainte Modestie ? » C'était une périphrase toute personnelle pour désigner les actzinpurs ; et la délicate formule permettait des réponses tout aussi délicates, un échange d'idées entre gentilshommes. Ainsi, sans user de termes impropres, bien proprement comme dans un questionnaire (« Combien de fois ? » « Neuf. » « Tout seul ou avec d'autres ? » « Avec d'autres. » « Avec d'autres eux, ou d'autres elles ? » « Elles. »), on se retrouvait à la fin de la confession, et absous, avec juste trois jevousalumarie à dire. Puis on filait en vitesse pour aller jouir de quelques heures d'innocence totale, avec la certitude délicate d'avoir, si elle devait survenir ce soir-là, une bonne mort, d'entrer dans le chœur des anges.

Anzelots, c'est ce nom que nous donnions aux petits êtres de notre pays, aux infants ayant vécu trop peu de temps pour ne pas devenir aussitôt des angelots au moment même de rendre leur dernier souffle sur la terre.

« Pour qui on sonne la cloche ? »

« T'entends pas ? c'est un anzelot. »

Tous les autres jours aussi la cloche sonnait comme ça. Ça mourait dru, et aux mois les plus cruels, par les grandes journées d'été, nous vivions dans un nuage de petits anges en chemin vers le ciel, qui nous voilait le soleil.

Roberto, le premier Roberto de ma tante Lena, dont celui de maintenant renouvelle le nom⁶, mourut à l'âge de quatre ans d'une gastroentérite. Quand je compris qu'il était en train de mourir, je passai quelques heures d'absolu désarroi ; la bonne d'enfants m'avait accompagné chez ma grand-mère et là, dans l'entrée, parmi les pots de plantes vertes près de la fenêtre, l'idée que Roberto mourait m'assaillait par intermittence. Je ressentais le déchirement et l'abîme, mais pas la terreur ni la perte. Ce qui se passait me paraissait insupportable ;

je sentais que d'un côté il y avait moi, que de l'autre il y aurait bientôt cette chose, et je ne pouvais pas croire qu'on pourrait coexister. J'avais sept ans, et ces tourments existentiels sont parmi les pires dont j'ai gardé souvenir.

Maintenant la chose est là, Roberto est mort, un objet couleur de cire qui ressemble à Roberto est posé sur le divan dans la salle de séjour de ma tante. Maintenant, il m'est déjà plus facile de le supporter, dans cette atmosphère ouatée de deuil qui étouffe les bruits : c'est comme si la mort des personnes chères produisait en plus de tout le reste un souffle de soulagement. Le portail du porche est fermé ; chez nous et chez ma tante, au-delà et en deçà du portail, règne le silence. Même Bruno et Mamo notre cousin, qui ont l'âge de Roberto, ne font pas de chahut. Ils sont dans l'entrée, ils épient par le trou de la serrure ce qui se passe dans la salle de séjour de la tante, puis ils se prennent par la main et exécutent sur la pointe des pieds une petite danse de joie. À voix basse, les sourcils en accents circonflexes, comme incrédules d'une telle chance, ils scandent l'hilarante formule : « L'est mort ! L'est mort ! »

Le jour où on l'enterra, on installa dans le potager un fauteuil à haut dossier, orné de cabochons en laiton, et les pieuses dames y accompagnèrent tante Lena. Notre potager laissait entrer les coups du clocher, au fond il y avait un grand pin, c'était le mois d'août. La tante Lena en noir s'était abandonnée dans l'absurde fauteuil parmi les plates-bandes de dahlias et de légumes ; les pieuses dames marmonnaient.

C'était ce moment que les cérémonies de la mort sont faites pour isoler dans sa pureté, ce moment irrationnel du déchirement, où la douleur n'a plus de sens et l'on dirait un rêve d'été commenté par les poules et les coléoptères, dans un épanchement soudain d'espace entre l'ici et les collines, translucide, infesté par le gong de la cloche.

Pendant les épidémies, la cour était occupée par une escouade de petits bonshommes malicieux au capuchon et à

la cape rouges, qui balançaient des giclées de gadoue contaminée ; le mortier provoquait une gale dont on mourait en quelques instants ; c'était ça, l'épidémie. La cour était tout encombrée de petites caisses de bois tendre, en construction ; on amoncelait celles qui étaient pleines au fond, contre le mur de la tante Lena. Pour sauver sa vie, il fallait atteindre la pompe, qui n'était en fait qu'un robinet, devant la couchelle de la tante, et avec l'eau édieuзер⁷ immédiatement les contaminés. Et alors, pourquoi nous éloignons-nous de la pompe ? Pourquoi courions-nous au beau milieu des nains, risquant sans cesse notre vie parmi les caisses entassées ? Pourtant, c'était toujours ce que nous faisons, tous les deux ou trois mois, quand survenait l'épidémie⁸. Quand elle venait, j'allais jusqu'à en rêver la nuit, ou plutôt : je ne me la rappelle même pas directement, mais seulement à travers ces rêves que je faisais tous les deux ou trois mois.

Un angelot s'envola depuis une cour juste au-dessus de chez nous à Capovilla. C'était une cour de terre battue, pas une cour pavée comme la nôtre. Il y avait la pétrisseuse à glaise⁹ : un ânon étourdi tournait, tournait autour du petit cratère sombre creusé dans le terrain, où de longues lames d'acier sabraient l'argile. Restez pas près de la machine aux couteaux, les enfants ! Oui, mais si la balle en caoutchouc roule là-dedans, on va voir, on tend la main. Les petits morceaux d'ange ont tous leur propre paire d'ailes transparentes comme celles des libellules, et chacun monte au ciel sans se soucier des autres.

On imprimait dans notre esprit qu'il était bon de commencer la confession par les péchés les plus gros. C'est comme quand le paysan doit faire passer par une haie d'épines un poussin et sa mère, et le chien, et la chèvre, et le cochon, et la vache ; s'il commence par le plus petit, les efforts et les éraflures recommencent à chaque passage. Mais s'il envoie la vache devant, pour qu'elle défonce la haie bien

comme il faut, ensuite les autres passent plus commodément. La vache, le plus souvent, c'était toujours la même, la Guiguite des cochonnetés, mais nous ne trouvions pas à chaque fois le courage de l'envoyer la première. Quelquefois, on arrivait à l'église avec une autre vache. Celle de Mino, un certain samedi, était vraiment très grosse ; il la menait derrière lui gêné, et la Noiraude rechignait, comme si elle n'avait pas la moindre intention d'entrer là-dedans ; mais à force de secousses, Mino, le visage tout rouge, la traîna jusqu'au confessionnal. Mais quant à la faire passer la première, il n'y songeait même pas. Il confessa donc tous ses autres péchés, un par un ; il fouilla même dans son passé le plus lointain, il s'accusa de fautes purement hypothétiques, discuta avec minutie les cas-limites. Il fut loué pour son zèle et exhorté à ne pas tomber dans l'excès de scrupule : restait maintenant à faire passer la Noiraude.

Le curé avait cessé depuis un moment de demander « Et après ? » et quand Mino se tut, il commença aussitôt à prononcer les formules qui préludent à l'absolution. Pris de panique, Mino fit avancer promptement la Noiraude.

« J'ai encore un autre péché, un gros péché. J'ai dit du mal des curés. »

Le ton angoissé alarma le confesseur, qui voulut savoir exactement ce qu'il avait dit des curés ; mais Mino résistait. « Ah, vous savez, un truc... Du mal, quoi. » Mais à la fin, il lui fallut rapporter les mots exacts. Il avait dit que les curés sont des bauuattes à tabac¹⁰.

Au lieu de s'indigner à la vue de la Noiraude, le confesseur fut pris d'une violente crise de rire, et Mino, éreinté et presque déçu, dut attendre encore plusieurs minutes son absolution.

Aucun d'entre nous ne parvint à répéter l'expérience qu'avait faite mon père, quand il avait dans les dix ou douze ans, à l'église de Sainte-Délivrance, au Castello. Il n'y avait

personne dans l'église, et mon père eut envie de voir comment on se sent à l'intérieur de l'alcôve du confessionnal. On s'y sentait très bien, mais malheureusement une dévote passa par là, qui, voyant les rideaux tirés, eut l'idée de profiter de l'occasion. Épouvanté, mon père la confessa, en essayant de grossir sa voix, et à la fin il lui donna l'absolution ; mais il n'a jamais voulu nous donner d'autres détails, car le secret de la confession est sacré.

La douleur imparfaite, ça n'avait pas l'air trop difficile de se la procurer : il suffisait de ressentir non pas de la « douleur » dans le sens ordinaire du mot, mais le « regret d'avoir offensé Dieu par crainte de ses châtements, *ad exemplum* les peines de l'enfer¹¹».

Voyons, est-ce que j'irais en enfer pour ces péchés-là ? La réponse ne faisait aucun doute. Et est-ce que je regretterais d'aller en enfer ? Bien sûr que oui. Donc j'avais la douleur imparfaite, et comme c'est suffisant pour la confession, on aurait pu s'en tenir là. Mais pour mon malheur, ce raisonnement – avalisé plusieurs fois par de prudents appels à l'autorité – ne me satisfaisait pas entièrement. S'en sortir comme ça me semblait trop facile : qui donc ne regretterait pas d'aller en enfer ? Pourquoi faudrait-il spécifier la nécessité de la douleur imparfaite si elle ne consistait vraiment qu'en un sous-entendu ?

La solution la plus radicale aurait été de se procurer l'autre douleur, qui s'appelle parfaite justement parce qu'elle offre des garanties absolues ; mais c'était une entreprise trop ardue et trop incertaine. De sorte que j'étais arrivé à un compromis : je me contenterais de la douleur imparfaite, mais en l'entendant, plutôt que comme un privilège implicite, comme un sentiment à éprouver pour de bon. Il s'agissait de se représenter les conséquences du péché le plus vivement possible, autrement dit comme si elles étaient déjà devenues effectives ; de me mettre dans la peau de ce sosie à moi qui

avait eu la poisse de repartir sans l'absolution. Je savais bien comment ça se passerait dès le premier quart d'heure : je me retrouverais pieds nus, en chemise de nuit, dans un endroit éclairé de reflets désagréables, en attente. Comment me sentirais-je alors, hein ?

Me concentrant longuement¹² sur les bancs de l'église, déposant longuement mon visage dans les paumes de mes mains, je guettais patiemment la proie incertaine de ma douleur imparfaite. J'étais distrait par les cloches, par les bricolages du sacristain, par les chuchotements des autres déjà prêts à partir : « Allez, viens, sinon tu vas te transformer en saint. » Mais je persévérais : et quand la Douleur battait brièvement des ailes dans la géométrie rougeâtre que mes mains imprimaient sur mes paupières, mon cœur bondissait comme celui d'un chasseur et je l'attrapais.

Je pouvais maintenant me délivrer à moi-même un certificat de douleur éprouvée. Se permettre de douter plus avant, c'aurait été verser dans l'excès de scrupules.

La douleur parfaite, c'était une tout autre affaire. Normalement, je me contentais du succédané, mais de temps en temps survenait une crise.

En premier lieu, une considération pratique : si en se confessant régulièrement la douleur imparfaite peut suffire, il est par trop évident en revanche que sans confession elle ne vaut rien ; l'avoir ou ne pas l'avoir revient exactement au même, on coule comme une pierre. Il est vrai que, semaine après semaine, on finit toujours par arriver à la confession ; mais en cas de besoin, comment se bercer de l'illusion qu'on aurait justement la chance de mourir le dimanche, ou à la rigueur le lundi matin ? Parce que le reste de la semaine, on tendait naturellement à le passer en état de péché mortel. Et ça serait quand même très amer de se retrouver à l'article de la mort, de se voir faire cette offre au fond très généreuse d'un pardon total en échange d'un petit acte de douleur par-

faite, et de ne pas réussir à le faire, ce satané petit acte. Virge Mâmie ! Te sentir mourir peu à peu, étourdi par les femmes qui pleurent autour de toi, par le miroir¹³ qu'on te met sous le nez pour voir si tu respires encore : et de douleur parfaite, point ! Ne serait-il pas prudent de s'exercer, de s'entraîner ?

Mais il y avait aussi un souci plus subtil. Il me semblait que dans la confession le fait même d'accepter le pardon facile sans au moins essayer de mériter le difficile (et, en somme, sans souffrir sérieusement d'avoir offensé Dieu) constituait en tant que tel un nouveau péché, non compris dans le pacte de la confession. Il faudrait en parler au confesseur, au risque de s'entendre répondre que ce ne sont là que scrupules. Avec quelle odieuse gourmandise certains pécheurs et pécheresses ne profitaient-ils pas de telles échappatoires : « Les scrupeules, c'est le curé qui l'a dit, faut pas se faire d'scrupeules, c'est péché. » Mais moi je savais bien que ce n'étaient pas des scrupules. C'était comme dire au bon Dieu : « C'est toi qui l'as voulu. Ben alors tiens, voilà. »

Alors je me torturais pour m'infliger, ne serait-ce que l'espace d'un instant, la douleur parfaite. La technique était difficile et complexe, le temps nécessaire était long, le résultat incertain. Mais je m'obstinais, et certaines fois, mon entreprise fut couronnée de succès : je me relevais alors épuisé, heureux, avec la tête qui tournait. En ces rares occasions, et jamais plus de quelques heures durant, je fus absolument digne du ciel. Malheureusement la plupart du temps je devais renoncer et me contenter d'espérer que tout irait bien.

Qui sait si Ampelio connut la douleur parfaite, la fois où il se confessa avec don Emanuele ?

On pouvait se confesser chacun pour soi, comme les adultes, en deçà du maître-autel, dans les confessionnaux réservés aux différents curés, don Tarcisio, Baéti autrement dit don Antonio, l'Archiprêtre, Battilana ; il était préférable de se sentir protégé par la grille, même s'ils nous reconnaissaient aussi-

tôt à la voix¹⁴. Mais à nous, les enfants, il nous arrivait souvent de devoir nous confesser en Chœur, et par groupes.

« Eh, vous vous êtes déjà confessés, vous autres ? Alors on y va. »

On allait se mettre à genoux tous en rang sur un banc derrière l'autel. À quelques mètres de là, le curé assis devant un prie-Dieu écoutait un petit pénitent à la fois. C'était au tour d'Ampelio, l'église était plongée dans le silence. Soudain, on entendit tonner la voix de don Emanuele, pris par surprise :

« Ah ça, non ! Cous'tchon ! »

Les oreilles d'Ampelio flamboyaient.

Les rares fois où l'on allait avec maman à l'office¹⁵ du soir, je disais que la plus belle des litanies, c'était celle qui suivait la *Jânua-céli*, parce qu'aussitôt après la série était finie, et comme ça on sortait de l'église : mais ce n'était pas la vérité. La vérité, c'est que cette litanie qui faisait suite à la *Jânua* me plaisait pour la beauté ailée des syllabes qui volaient haut dans la voix enchanteresse de maman.

Ma mère chantait, et moi j'attendais frémissant d'impatience la *Jânua* : puis voici l'image lumineuse : *Étoile du matin* ! Et puis on sortait.

On faisait de notre mieux pour acquérir du mérite. Guido et moi, nous rivalisâmes une année durant en dévotion. On s'imposait les petites privations du mois de mai en l'honneur de la Madone, et chaque soir il y avait un court prêche de don Bernardo qui, à l'époque, était encore là. Nous établîmes que la preuve de la dévotion consistait à être près du pupitre : celui qui est le plus près est le plus dévot. Nous arrivions de bonne heure pour prendre une chaise au premier rang (pour être exact, c'était le rang qui longeait le pupitre : et en tournant les chaises au bon moment, on se retrouvait devant tout le monde) ; quand le prêche commençait, grâce à de rapides déplacements de chaises, un coup Guido un coup moi, nous

finissions colés au pupitre. Sauf que comme ça, on finissait toujours à égalité, et nous dûmes donc chercher un autre indice de dévotion. À la fin, nous eûmes l'idée de compter les postillons de don Bernardo que nous recevions sur le visage. Nous écoutions son prêche en guettant les petites étincelles virevoltant depuis le pupitre : don Bernardo parlait avec chaleur et il crachait beaucoup, et nous nous annoncions l'un à l'autre à voix basse le décompte des cibles. « Dix-sept-dix-huit, dix-neuf... » « Dix-huit, dix-neuf-vingt... » Il était interdit de s'essuyer, afin que l'adversaire puisse contrôler. Je ne sais plus si à la fin du mois c'était Guido qui était en tête ou si c'était moi, mais la victoire a dû être très courte, nous étions l'un et l'autre très pieux à l'époque.

Journée au grenier où il y a, répartie dans trois ou quatre caisses et éparpillée sur le sol, l'histoire de notre famille, surtout celle de nous, les enfants, en un chaos de cahiers, de feuilles de comptes, de lettres, de livres démembrés. Les reliures des livres d'école et les couvertures colorées des cahiers remontent à la surface, surprenantes et familières comme des visages émergeant du monde des rêves. Il y a les cartes postales illustrées que ma mère envoyait à mon père quand ils étaient fiancés ; les tableaux de famille de la première communion ; les revues des années vingt qui étaient déjà vieillottes quand on y cherchait les femmes à la jupe au-dessus du genou ; journaux intimes, dessins, rédactions du collège, du lycée, de l'université ; lettres d'amis et de filles.

Rien de tout cela n'a la force d'un petit cahier qu'une main hésitante a intitulé « Cahier de Lignes », avec ses Pensées du jour intercalées entre Problèmes et Dictées, et le balbutiement dialectal, l'orthographe villageoise de l'enfant que je fus quand j'étais en classe de « Dixième ».

« Ma maîtresse s'appelle Prospera Moretti. Mon école est située dans la via Borgo et elle est belle et spacieuse. »

Ça ne me dit rien pour le moment de revenir dans cette belle et spacieuse école, une vieille maison au milieu du village, habitée aujourd'hui par des gens que je ne connais pas. Il y avait trois classes dans une même salle, à l'étage. C'était une école « privée », curieux résidu d'un autre monde. Elle servait aux familles aisées pour envoyer à l'école leurs enfants avant l'âge de six ans. Et quand on avait fini la neuvième, on passait un examen – le premier de notre vie – pour entrer à la « Coumounale ».

« Moi j'ai jamais donné des coups de pied à ma maîtresse comme Bruno Erminietto. »

Les circonstances préalables me sont inconnues. Quand ce drame bref commence, la maîtresse Prospera a déjà perdu patience ; elle est à côté de la rangée extérieure des bancs, elle a saisi Bruno Erminietto par un bras et elle tire. Lui est agrippé à un banc, la maîtresse crie des reproches, il pleut des coups confus. Le coupable a maintenant lâché le banc, à la merci de l'antagoniste adulte.

Entrelacs de jupons, hurlements. Bruno Erminietto mord et rue, visant les tibias introuvables sous les jupons ; voilà, il a trouvé les tibias et il décoche maintenant des coups de pied efficaces, en arquant son corps.

Il fut vaincu et emporté, ses pieds traînant sur les dalles.

Le matin, on se mettait en rangs dans le couloir, en attendant de monter en classe. Faustino jouait les extravertis, il montrait l'ongle de son petit doigt qu'il laissait pousser tout exprès, il se donnait en spectacle. J'essayai de l'arrêter.

« Ton ongle, là, î va s'incarner si tu le coupes pas », lui dis-je ; « ça va devenir un Ongle Incarné. »

« Et c'est quoi un Ongle Incarné ? »

Je le lui dis : on me l'avait soigneusement expliqué.

« C'est un ongle qui devient long comme ça, un demi-mètre, et même plus ; et recourbé au bout. »

« Très bien », dit Faustino. « Comme ça, même de loin je pourrai te griffer¹⁶. »

Il y avait la onzième la dixième et la neuvième encastrées en entaille : la onzième en couches parallèles comme une côte marine devant la maîtresse ; les dunes et les rochers de la dixième sous les fenêtres s'articulaient vers l'intérieur de la classe en un pli de bancs centraux ; au fond, les contreforts de la neuvième. Au pied du tableau, la petite langue de sable de la « petite onzième », où séjournèrent les tout petits, pas encore mûrs pour la onzième, les « observateurs » qui observaient l'air épouvanté.

Mon frère Bruno, admis sur cette petite plage vers ses quatre ans, observa la première leçon de la maîtresse Prospera avec une inquiétude grandissante. La maîtresse expliquait comment on tient la Plume, en tendant Pouce, Index et Majeur dans l'air, juste devant le nez de Bruno : l'Index et le Majeur doivent être parallèles, et par-dessous il y a le Pouce qui, au moment où on place la Plume, la pousse vers le haut et la bloque. C'est la manière ancienne de tenir la Plume, la seule qui permette véritablement de faire les pleins et les déliés comme il faut. Je crois que nous, les élèves de la maîtresse Prospera, sommes les derniers au pays à l'avoir apprise.

Les trois doigts de la maîtresse bougeant de haut en bas, gros, tendus, fourchus, firent à Bruno l'effet d'un piège épouvantable ; il comprit que flottait dans l'air le projet de lui faire faire, à lui aussi, la même chose, avec Pouce Index et Majeur, et il eut la certitude qu'il n'y parviendrait jamais. Les trois doigts qui descendaient lui semblaient gigantesques, difformes, et de plus en plus près de son nez. Il se sentit sous la menace d'un danger immédiat et il se mit à hurler : il fallut éloigner toutes les Plumes et lui donner des Pastilles.

Pour nous, la maîtresse Prospera n'était pas une femme, mais un fait de nature, comme le clocher, l'Archiprêtre, la place. Nous sentions cependant, à l'arrangement antique de ses cheveux, à sa prononciation peut-être, qu'il y avait en elle quelque chose d'archaïque. C'était, de fait, une femme à l'ancienne, qui récompensait par des pastilles de menthe¹⁷ colorées et punissait avec de petits coups de baguette sur les jointures des doigts. Quelquefois, elle nous faisait mettre à genoux derrière le « tableau noir » sur des grains de sorgho ; souvent, elle nous envoyait en punition au rez-de-chaussée. Elle vivait à l'écart et quand on quittait l'école, on la perdait presque entièrement de vue.

Elle mourut après la guerre, quand j'étais encore au pays, et c'est nous qui la conduisîmes à sa dernière demeure, nous les élèves de ma génération, Mino, Faustino, Guido et moi.

Nous étions perdus et affligés, et nous nous répétions les phrases que nous découvrîmes connaître par cœur.

« Ce matin j'ai ouvert les volets et j'ai vu le soleil. Puis je me suis lavé le visage, les oreilles et le coul¹⁸. Je me suis habillé et coiffé. Après avoir mangé mon café au lait, je suis allé à l'école. Mon école est située dans la via Borgo et elle est belle et spacieuse. Ma maîtresse s'appelle Prospera Moretti. »

« Mais il y a un *mais*... » Bien sûr qu'il y en avait un, de *mais*, mais ce n'était pas celui auquel pensait la maîtresse Prospera quand elle concluait son rapport pour les mamans et les papas toujours par la même phrase. « Il serait plutôt bon, comme je vous l'ai dit... Mais il y a un *mais*... » Pour elle, ce n'était qu'un rite : une allusion au fait que l'enfant – chaque enfant – était « vivant ». Son *mais* était impersonnel, un attribut générique de l'enfance ; et ses allusions avaient un air de fausse sévérité coquette.

Mais en réalité, il y avait vraiment un *mais*, et depuis un bout de temps : le *mais* du potager, le *mais* de la crèche. Ici, à l'école, il s'était incarné avant tout dans ce petit fétiche que la maîtresse elle-même, en nous le présentant, avait proposé d'appeler la Petite Poupée, puis dans la blonde cousine de Mino, auprès de laquelle il lui était permis, et à moi non, d'aller minauder en quittant son banc quand la maîtresse était occupée ailleurs. Il y avait un *mais*, mais il faut faire un peu attention quand les adultes entendent, parce que ces choses, ils ne les comprennent pas ou ils font semblant de ne pas les comprendre.

« Dans mon école, qui est située dans la via Borgo, celui qui n'est pas sage est envoyé en punition au rez-de-chaussée dans les cabinets. »

Il en naissait des complications, car parfois le puni, qu'on faisait sortir d'urgence, s'emparait de la clef et enfermait le ou la camarade de classe, ou l'assistante qui s'appelait Elsa ; voire la maîtresse Prospera en personne. Ces cabinets étaient

spacieux eux aussi, une sorte de salle pavée de briques, percée d'un vasistas sans volets donnant sur une petite cour. Pour moi, ce lieu devenait une source de rêves toutes les fois où la permission d'y aller était accordée à l'Antonia.

L'Antonia était une femme opulente aux cheveux roux, âgée de huit ans. Mes visées sur elle se concentraient autour des images suggérées par un mot en usage auprès des « grandes » de neuvième, dont l'Antonia était la plus considérable. Le mot en question était « panier¹⁹ », et c'était la franche, la fleurie, la typiquement féminine métaphore du derrière.

Les briques des cabinets, le vasistas, l'Antonia composaient une douce couronne d'images, et au milieu le panier de l'Antonia luisait comme un ostensorio. J'en rêvais intensément, mais sans tourment, et même avec un sentiment très proche du plaisir désintéressé qu'on attribue à la contemplation esthétique. Le panier pâle et doux de l'Antonia, que voulais-je donc en faire ? Le contempler, peut-être depuis le vasistas, le soupeser bien qu'il parût flotter : jouer, en somme.

Mes rapports avec la Giulietta furent d'un tout autre genre. C'était une fillette de passage, la nièce d'un des docteurs, venue à Malo pour passer quelques mois, brune, moderne, piquante. On l'avait mise avec ceux de dixième sur le banc juste devant le mien ; et moi, en me penchant et en me tortillant derrière un crayon à papier que j'avais laissé tomber, je tentai d'aller voir ses jambes. Je vis une cuisse et j'en restai comme foudroyé. Elle était pâle au-dessus de l'élastique qui retenait le bas noir, elle avait des reflets d'azur, la chair chahute-entrailles.

J'allais et revenais de l'école avec ma cousine Este, qui faisait partie des grandes, pas aussi importante que la Pozzàn, mais pas loin. La Pozzàn s'arrêta devant le Café National, et les grandes autour d'elles. Nous nous mîmes en cercle sur le trottoir.

« Alors on est fâchées avec la Mantiero », dit la Pozzàn.

« Avec la Mantiero », disaient les grandes. « Fâchées avec la

Mantiero. » Puis nous rentrâmes tous à la maison pour manger. Comme parmi les grandes j'étais le seul à être petit et à être un garçon, je n'avais rien à dire et rien de spécial à faire, juste à rester fâché avec la Mantiero. J'y mis autant de cœur que possible, bien que personne ne me contrôlât.

Les grandes étaient au nombre de neuf, huit fâchées avec la Mantiero, et la Mantiero. En vérité, elles ne s'occupaient guère de moi ; je riais quand elles riaient, et quand elles prenaient un air sérieux je le prenais aussi, même parfois un peu trop. « Il a quoi, çui-là ? Il a mal quelque part ? » disaient-elles à ma cousine Este : elles ne me parlaient jamais directement, mais seulement par le truchement de l'Este. Je m'empressais de faire profil bas et elles, elles recommençaient leur conciliabule. Mais quand il arrivait qu'elles eussent quelque véritable secret, elles disaient à l'Este de me demander de m'en aller, et elles chouchillaient entre elles, tandis que j'attendais à l'écart.

Je demeurai fâché avec la Mantiero de nombreux jours durant, et lorsqu'elle passait seule sur le trottoir d'en face, avec son petit châle²⁰ noir serré autour de ses épaules et une expression affligée et digne sur le visage, moi, au milieu des grandes, je ressentais un agréable sentiment de complicité et je cherchais le regard de l'Este ou de la Pozzàn pour les rassurer quant à mon intransigeance. De leur côté, elles ne faisaient montre de rien. Un jour, la Mantiero sortit parmi toutes les autres, et nous nous mîmes en chemin tous ensemble. J'éprouvais une vive sensation de tension, d'autant plus prononcée que les redoutables grandes savaient cacher fort bien leurs sentiments véritables. Elles parlaient de choses et d'autres, et la Mantiero prenait part à la conversation et aux plaisanteries. « Là, elles vont la mettre en morceaux », pensai-je : au lieu de ça, arrivées sur la place elles se dirent au revoir, et chacune s'en alla de son côté. Dès que possible, je demandai à l'Este :

« Este, nous on est fâchés avec la Mantiero, hein ? »

L'Este me dit : « Tais-toi don, babotte²¹, qu'est-ce tu veux y comprendre, toi ? »

Je me rendis compte que j'étais le seul à être resté fâché avec la Mantiero : les grandes avaient trahi leur propre cause avec une frivolité quasiment incroyable. Et ce ne fut même pas le dernier tour qu'elles me jouèrent. Nous descendions vers la place, la Flora, l'Este et moi : devant nous, sur le trottoir, apparut madame Ramira, chevelure rousse, mince et prétentieuse. Mes cousines cancanient, critiquant la fine silhouette qui nous précédait en roulant des hanches. « Al' trate so cul²² », susurraient-elles.

Je marchais au milieu des grandes et je voulais participer moi aussi, apporter ma contribution. Je me mis à y réfléchir puis je dis : « Al' trate sa frouotte²³. » Cette contribution n'était pas fondée sur l'observation empirique, mais elle me semblait tout de même avoir quelque mérite ; au lieu de quoi mes cousines se montrèrent scandalisées et menacèrent de me dénoncer auprès de tantine Nina. Alors, voilà : on peut cancaner sur le cul, mais sur la frouotte, non.

Avec la maîtresse Prospera, nous apprenions l'alphabet et les nombres, et l'emploi de certains mots comme « spacieuse », « grains », « volets », et autres finesses de la langue écrite. Un jour, nous croisâmes même le mot « escarpements », que la maîtresse demanda à Elsa de chercher dans un livre très gros, noir, dans lequel elle déclara qu'il y avait tous les mots qu'il y a.

Elle se mit cependant en colère le jour où, en dixième, j'écrivis dans un devoir à la maison que Pâques est « une des plus grandes solennités ecclésiastiques ». Elle me dit que je ne pouvais pas savoir ce que veut dire ecclésiastiques, mais j'essayai de bleuffer, et je dis que je le savais.

« Et qu'est-ce que cela veut dire ? », demanda la maîtresse. Il me fallut improviser : « Ça veut dire la solânité de l'année. » C'était une explication plutôt ingénieuse, mais elle fut recalée.

L'effet des mots écrits, les mots de la langue italienne, sur nous qui parlions le dialecte, était des plus étranges. Ma mère

eut un élève plus ou moins du même âge que moi, qui s'appelait Mansueto et qui était une joyeuse grande perche, asymétrique et sympathique. En rentrant à la maison après une leçon sur je ne sais quelle fleur « parfumée », Mansueto s'était arrêté sous le chapiteau du faubourg Muzana, et il lançait en l'air une balle de caoutchouc en récitant comme s'il psalmodiait les laudes :

La balle part
fumer ! la balle
parfumée ! pare-fumée !

Il y a un mot que je crois bien avoir moi-même introduit à Malo, un après-midi. Nous étions en grand nombre dans la cour de la grand-mère, il y avait un tas de sable et nous nous adonnions à certaines inventions capricieuses de châteaux et de tours, dans une grande excitation et un vaste chahut. Soudain, je m'aperçus que la construction était sur le point de se fissurer et je dis : « Ça s'éboule ! » Le mot magique, entendu par moi qui sait où, inconnu de tous les autres mais immédiatement compris, se répandit comme une traînée de poudre. Tout le monde marmonnait « ça s'éboule, ça s'éboule » tout en continuant à s'affairer, tandis que notre œuvre s'affaissait. Le mot nouveau était l'événement en soi.

J'avais eu des aventures avec les mots dès l'époque de la crèche (l'*asile*, ou même, comme on disait, *écoule-l'ésile*²⁴), où mon arrivée avait été rendue amère par une expérience inattendue, à la fois linguistique et sociale. Ce fut quand j'exprimai ingénument mon intention de faire pipine²⁵, seule expression que je connaissais en la matière, et que je fus longuement moqué comme une espèce de demoiselle par ces robustes représentants du peuple entre deux et cinq ans qui disaient seulement pissier.